

K. HOREDȚ, *Contribuții la istoria Transilvaniei, sec. IV—XIII*, 193 p. avec 32 figures et cartes dans le texte et une planche hors-texte, série «Biblioteca istorică», VII, Bucarest, 1958.

L'auteur de ce livre a rassemblé une série de matériaux archéologiques grâce auxquels, en tenant également compte des sources écrites, il a essayé de résoudre quelques-uns des problèmes importants de l'histoire de la Transylvanie aux IV^e—XIII^e siècles.

Au premier chapitre, qui s'occupe de la *Circulation monétaire en Transylvanie entre les années 276 et 450 de notre ère*, l'auteur, se fondant sur des découvertes monétaires (monnaies isolées ou trésors) faites dans 50 localités, établit l'existence de trois phases distincts de circulation monétaire pour cette période. La première s'étend entre les années 275 et 305 (fin du règne de Dioclétien). La seconde comprend l'époque constantinienne, depuis Constantin I^{er} jusqu'à la fin du règne de Gratien, par conséquent les années 305—383. La troisième phase couvre les années 383—450.

Abstraction faite de certaines omissions de détail, déjà relevées par les spécialistes¹, nous considérons comme particulièrement importantes les conclusions auxquelles l'auteur est parvenu après une soigneuse étude de la circulation monétaire en Transylvanie, depuis la fin du III^e jusqu'au milieu du V^e siècle.

K. Horedt montre que, à partir de l'abandon de la Dacie jusqu'à l'époque constantinienne, il n'y a pas une interruption de la circulation monétaire, mais seulement un ralentissement sensible. A l'époque constantinienne, après le redressement de la situation interne de l'Empire et la pacification des frontières danubiennes, la circulation monétaire s'intensifia sur le territoire de la Transylvanie et cet état de choses subsista jusqu'au règne de l'empereur Gratien ou, pour plus de précision, jusqu'à l'invasion des Huns.

C'est surtout de 305 à 383 que l'on constate l'existence d'étroites relations commerciales entre le territoire de la Transylvanie et celui de l'Empire romain.

L'auteur souligne que ce sont surtout les monnaies datant des années 276 à 383 qui furent utilisées par la population qui resta sur le territoire de la Transylvanie après l'abandon de cette province. Il appuie son argumentation sur la rareté des trésors monétaires datant de cette période — beaucoup de monnaies étant en bronze — ainsi que sur la rareté et très souvent même leur absence totale dans les complexes du type Sintana-Tchernéakhov, civilisation

qui pénétra sur le territoire de la Transylvanie lors de l'invasion des Goths².

L'auteur en conclut qu'« il n'y a pas de doute que la thèse de l'évacuation totale des habitants lors de l'abandon de la province est dépourvue de tout fondement, la présence partielle de la population de la Dacie romaine étant prouvée, pour le IV^e siècle, en Transylvanie, même si son part aux siècles suivants n'est pas encore élucidé » (p. 26).

Ces conclusions, qui résultent de l'analyse de la circulation monétaire, sont également défendues par d'autres matériaux archéologiques, comme, par exemple, les monuments paléochrétiens et leur expansion attachée à l'ancien territoire de la province (p. 26, fig. 4), les fibules cruciformes à extrémités en forme d'oignon (Zwiebelkopffibeln), la continuation de la céramique provinciale romaine, etc. D'assez récentes recherches ont même permis d'établir la persistance d'établissements et de nécropoles datant de l'époque romaine jusqu'au IV^e siècle compris (Sarmizegetusa, Apulum — Alba Iulia, Potaissa — Turda, Napoca — Cluj, etc.)³.

L'auteur montre ensuite que, après l'invasion des Huns, la circulation monétaire cessa presque complètement. Pendant la dernière phase (383—450), les pièces de monnaie étant surtout en or, constituaient en bonne partie des trésors. Elles représentaient des subsides alloués par l'empire byzantin. C'est pourquoi l'auteur parvient à l'importante conclusion que, jusqu'à l'invasion des Huns, la monnaie jouait sur le territoire de l'ancienne province de la Dacie son rôle primordial d'instrument de paiement et que, par la suite, il y eut des relations fondées sur l'économie naturelle, propre au système féodal (p. 27).

Le second chapitre, *Considérations sur la situation démographique de la Transylvanie à l'époque préfé-*

² Nous ne voulons pas affirmer par cela que la civilisation du type Sintana-Tchernéakhov appartient exclusivement aux Goths. On sait qu'il s'agit d'une civilisation contenant des éléments carpo-daces, sarmates et goths, influencée en même temps par la civilisation provinciale romaine. Au point de vue ethnique, outre les Goths, elle comprend aussi différentes autres populations (Carpo-Daces, Sarmates, etc.) entraînées par les Goths dans leur migration vers l'ouest.

³ M. Macrea, *Populația daco-romană în Dacia după retragerea aureliană* (La population daco-romaine en Dacie après la retraite ordonnée par Aurélien), dans *Istoria României* I, Bucarest, 1960, pp. 615—629.

¹ Bucur Mitrea, compte rendu dans SCN, III, pp. 576—579.

dale, est consacré à des problèmes de démographie historique.

Utilisant des informations d'ordre littéraire et des documents de l'époque antique et féodale contenant différentes données statistiques, l'auteur conclut qu'à l'époque préféodale, la population de la Transylvanie s'élevait à 100 000 personnes environ. Ces données, comme l'indique d'ailleurs l'auteur lui-même (p. 41), sont tout à fait hypothétiques par suite de l'absence presque totale de documents relatifs à l'époque considérée.

Nous devons toutefois montrer qu'il fait bon marché des données archéologiques (nombre de stations, leur peuplement, etc.) qui, à notre avis, auraient pu lui permettre, du moins pour certaines périodes et pour des régions ayant fait l'objet de recherches plus suivies, d'arriver à des conclusions plus précises.

Au chapitre suivant, qui s'occupe de l'importance de l'établissement de Morești pour l'histoire de la Transylvanie préféodale, l'auteur, après avoir décrit l'emplacement de cette importante station, montre que, par suite du milieu favorable, ce site a été habité, avec quelques intermittences, depuis les temps les plus reculés. On y a découvert des vestiges d'habitat datant de l'époque paléolithique, des restes néolithiques appartenant à la civilisation de Criș, des restes de la civilisation de Coțofeni (à savoir de la phase de transition de l'époque néolithique à l'âge du bronze). La civilisation Noua qui remonte à la dernière période de l'âge du bronze y est également attestée, ainsi que, enfin, un intense habitat dace datant approximativement des environs de l'an 200. Au lieu dit « Podei » on a découvert plusieurs tombes à incinération de l'époque romaine, appartenant au III^e siècle, éventuellement aussi au IV^e siècle.

Mais la véritable importance de l'établissement de Morești consiste dans les vestiges archéologiques de la période préféodale et de la haute époque féodale, quand l'habitat fut le plus intense.

L'auteur indique que les débuts de l'établissement préféodal n'ont pas encore pu être établis avec précision, étant donné qu'on ne sait pas si l'établissement commença son existence dès le IV^e siècle et la poursuivit jusqu'au VI^e, ou si l'ensemble du complexe n'appartient qu'au VI^e siècle. Nous estimons cependant qu'une étude comparative de la céramique, corroborée par des observations faites sur place, aurait pu fournir tout au moins quelques données concluantes à ce sujet. D'ailleurs, l'auteur n'a pas examiné les relations existant entre la population gépide, nouvellement venue, et les populations autochtones, ni la manière dont ces relations se reflètent dans la culture matérielle, fait qui constitue une sérieuse lacune de son travail.

A l'ouest, l'établissement de Morești est défendu par trois lignes de vallums et par des fossés de défense.

Selon l'auteur, « les vallums ne peuvent pas être datés tels quels, mais tous les indices et observations archéologiques (tracé et plan unitaire, fragments céramiques découverts dans le remblai du vallum et au fond du fossé) plaident en faveur de leur attribution à l'époque du plus intense habitat de l'établissement », donc au VI^e siècle. Plus loin, l'auteur montre que l'établissement de Morești « représente, non seulement sur le territoire de la Roumanie mais même dans le reste de l'Europe, quelque chose d'unique dont, dans le stade actuel de nos connaissances, on trouverait difficilement des analogies » (p. 53).

Selon nous, le compliqué système de fortifications rencontré à Morești ne saurait appartenir en totalité au VI^e siècle, comme le suppose l'auteur.

On sait que le type d'un établissement reflète dans une large mesure le stade de développement de la société. L'existence de trois lignes de défense avec vallums et fossés, comme à Morești, suppose une stratification sociale assez accentuée. Or, l'analyse sérieuse des forces de production ne nous permet pas d'en supposer une pour la population gépide de la Transylvanie, population qui était encore au VI^e siècle dans la phase de décomposition de la société gentile. C'est encore à la même conclusion que nous conduit également le fait que ni dans la région de la Tisza supérieure (où la population gépide avait vécu et s'était développée auparavant), ni ailleurs, chez d'autres populations voisines et contemporaines, on ne trouve rien d'analogue à l'établissement de Morești.

Abstraction faite des considérations d'ordre général énumérées ci-dessus, une série d'observations de détail, faites sur le terrain, contredisent les conclusions de l'auteur. Ainsi, dans ses différents rapports préliminaires, l'auteur a indiqué que, entre la ligne du second et du troisième vallum (extérieur), il n'y a aucun vestige d'habitat du VI^e siècle, les terrains respectifs ayant été utilisés comme abri pour les animaux en cas de péril tandis que dans une autre partie de cette zone même, située entre les deux lignes de vallums, on a découvert aussi au lieu dit « Hulă » une nécropole comprenant plus de 100 tombes à inhumation datant du VI^e siècle et appartenant à l'établissement contemporain établi sur le « Podei »⁴. Or, il serait difficile de concevoir que les habitants de cet établissement aient construit un vallum défensif sur un territoire utilisé en partie, comme abri pour les animaux dans certaines situations, de péril, et une autre partie comme nécropole, le

⁴ K. Horedt et collaborateurs, *Șantierul Morești*, dans SCIV, IV, 1-2, 1953, pp. 275-311; Idem, *Șantierul arheologic Morești*, dans SCIV, V, 1-2, 1954, pp. 199-231; Idem, *Șantierul arheologic Morești*, dans SCIV, VI, 3-4, 1955, pp. 643-685

territoire de la nécropole n'étant nullement séparé du territoire destiné aux animaux.

D'ailleurs la présence dans le ramblai du vallum et au fond du fossé de fragments céramiques du VI^e siècle nous fournit plutôt une date *post quem* pour la construction de ce système de fortifications.

Dans le stade actuel des recherches il est malaisé d'affirmer s'il y eut ou non à Morești un système de fortifications au VI^e siècle, ou si les habitants du VI^e siècle ont utilisé ou aménagé d'autres fortifications, plus anciennes. Mais il est certain que ce système compliqué de fortifications sur trois lignes de défense pourvues de vallums de 10 m de largeur et de 4 m de hauteur et de fossés ayant aussi 10 m de largeur et 4 m de profondeur ne peut appartenir au VI^e siècle, mais doit être rattaché à l'habitat de la haute époque féodale, avant plusieurs étapes de développement.

Cela est également prouvé par le fait que, entre la seconde ligne de vallums et la troisième on n'a pas découvert de vestiges d'habitat du VI^e siècle, mais que sur ce territoire, au lieu dit « Hulă », des habitations du début de l'époque féodale superposent la nécropole du VI^e siècle. La présence de ces habitations, datant de la haute époque féodale (p. 54), explique aussi l'existence du dernier et troisième vallum défensif.

À Morești nous sommes sans contredit en présence d'un établissement fortifié de la haute époque féodale, à acropole (gorod, gród, hrad, grad) et d'un faubourg (zagorod, podgródje, předhradí, etc.) ayant précédé la forteresse en pierre bâtie aux XI^e–XII^e siècles. C'est à la même conclusion que nous conduit encore la présence dans cet établissement d'objets d'importation dont nous mentionnerons surtout un cadenas de bronze en forme de chien (fig. 32, p. 154), provenant des territoires orientaux, de chez les Bulgares de la Volga, selon l'auteur probablement par l'intermédiaire des Brodniques (p. 154), mais selon nous plutôt par l'entremise de la Russie de Kiev.

L'établissement fortifié de Morești offre une proche analogie avec les établissements slaves des IX^e–XI^e siècles, de Tchécoslovaquie et de Pologne⁵.

⁵ La majorité des établissements fortifiés des IX^e–XI^e siècles situés sur le territoire de la Tchécoslovaquie, dont nous mentionnons tout particulièrement ceux de Mikulčice, Pohánsko et Kouřim (cf. Josef Poulík, *Velkomoravské hradiště-Mikulčice*, Gottwaldov, 1959, pp. 16–17 et planche 3; František Kalousek, *Das Grossmährische Burgwall Pohánsko bei Břeclav*, dans AR., XII, 4, 1960, pp. 496, 505–530, 545; Miloš Šolle, *Stará Kouřimosrednje gradišče rodu zličani v IX–X Stoletju na Češkem*, dans « Arheološki Vestnik », VIII, 3–4, Ljubljana, 1957, pp. 235–256) auxquels nous pourrions encore en ajouter d'autres;

L'examen plus attentif du terrain et l'étude comparative des matériaux découverts pourraient conduire, croyons-nous, à des contributions nouvelles au sujet des débuts du féodalisme et de ses étapes de développement dans l'établissement de Morești.

L'auteur n'a pas non plus mis en évidence avec assez de clarté les vestiges de la culture matérielle slave des VII^e–VIII^e siècles, découvertes aux lieux dits « Borsófed » et « Podei », comme il n'a pas non plus poursuivi les rapports entre la population slave nouvellement arrivée et la population locale.

Après avoir présenté la forteresse qui constitue la dernière étape d'habitat datant de la première période de l'époque féodale, l'auteur passe à la description des fouilles effectuées au lieu dit « Citfalău » où l'on avait constaté des traces datant des XII^e–XIV^e siècles et où, selon lui, on peut identifier l'ancien village de Csitfalva, qu'il met en rapport avec une population magyare venue dans cette région. L'établissement de « Podei » diffère par ses caractéristiques de celui de Citfalău. « C'est pourquoi — dit l'auteur — nous ne croyons pas que les habitants de l'établissement de « Podei » aient été des Magyars » (p. 58).

L'étude de l'établissement de Morești est toutefois d'une importance particulière pour l'élucidation de la période préféodale et du début de l'époque féodale, car elle complète les maigres renseignements dont on dispose.

Au quatrième chapitre de son ouvrage, lequel traite des *Avares en Transylvanie*, l'auteur reprend la question de leur domination sur le plateau transylvain⁶.

Examinant toutes les découvertes de facture avare faites en Transylvanie, l'auteur les répartit en deux grands groupes.

et de Pologne (cf. Witold Hensel, *L'étude des villes du haut moyen âge en Pologne au moyen de la méthode archéologique*, dans ce volume p. 463), ont non seulement une acropole (hrad, gród) mais aussi un faubourg (předhradí, podgródje). Tous ces établissements sont protégés par un vallum et un fossé de défense. Lorsque l'établissement prenait de l'extension et que le territoire initial du faubourg devenait insuffisant, on l'agrandissait en construisant à l'extérieur, à quelque distance, une nouvelle ligne défensive. C'est ainsi que naquirent les établissements fortifiés à deux ou même trois lignes de vallum. Pour ce dernier type d'établissement, cf. Jozef Kostrzewski, *Kultura prapolska*, Poznań, 1949, fig. 32, p. 90 où est reproduit le plan de l'établissement fortifié, datant de la première période de l'époque féodale, de Wietrzno-Bóbrka, dont le faubourg est pourvu de trois vallums de défense.

⁶ K. Horedt, *Avarii in Transilvania*, dans SCIV, VII, 3–4, 1956, pp. 393–406.

Dans le premier groupe figurent les découvertes isolées, notamment différents objets en métal obtenus par pressage, ainsi que des monnaies datées des alentours de l'an 650 et répandues sur une bonne partie du territoire de la Transylvanie. L'auteur fait remarquer que jusqu'à présent on n'a pas découvert avec ces objets des pièces de harnachement (mors, étriers, etc.) caractéristiques; mais, étant donné qu'il s'agit de découvertes isolées, on ne peut pas savoir si ce fait est fortuit ou non. Ceci empêche de les utiliser du point de vue historique.

Le second groupe de découvertes de facture avare est constitué par les objets provenant de tombes, ou trouvés dans les cimetières qui se groupent surtout dans la partie de la vallée du Mureş située dans la région de Turda—Aiud—Teiuş. Ces objets sont datables des environs de l'an 700 d'après leur inventaire spécifique (objets en métal pressé associés à des pièces coulées en bronze).

Dans la catégorie des découvertes avares de ce temps-là, on a rangé non seulement des objets spécifiques de la culture matérielle avare, mais aussi ceux qui ne sont pas caractéristiques pour la population avare nomade, et qui apparaissent associés aux premiers. On a consigné ainsi dans le catalogue des « découvertes d'objets avars » des fibules digitées (Gimbaş et Sarmizegetusa, si cette dernière localité appartient vraiment à un complexe avare), des boucles d'oreilles à boutons étoilés (Cîmpia Turzii, Teiuş, Gimbaş), une boucle d'oreilles à pendentif en forme de croissant découverte à Proştea Mare, les deux anneaux temporeux découverts à Lopadea Nouă, les bracelets de Şura Mare et de Rupea, des pointes de flèches à section rhomboïdale (Aiud, Proştea Mare), des haches de combat (Aiud, Rîmeţ, Sebeş, Cîmpia Turzii, Gimbaş, Lopadea Nouă) qui, comme déclare l'auteur lui-même, ne sont pas spécifiques de la civilisation avare en général, mais constituent une caractéristique des complexes des alentours d'Aiud.

Les vases découverts dans les complexes avars de Transylvanie présentent en général, comme le note également l'auteur, les traits caractéristiques de la céramique slave, à l'exception d'un vase découvert dans une tombe d'Aiud, au sujet duquel K. Horedt estime qu'il continue probablement la céramique grise attestée dans les complexes plus anciens (VI^e siècle et première moitié du VII^e siècle) de Moreşti et de Bandu.

Mais nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur lorsqu'il affirme que la céramique grise de Blîndiana tire son origine de la céramique grise de caractère gépide des VI^e—VII^e siècles. Entre le milieu du VII^e siècle (fin de la culture matérielle de caractère gépide) et le IX^e siècle, se sont interposés, sur le cours moyen du Mureş, les monuments de la civilisation de caractère slavo-avare, dont la céramique grise lustrée fait défaut. D'ailleurs si on analyse de plus près la tech-

nique d'exécution et les formes de la céramique grise à décor lustré de Blîndiana, on lui trouve des affinités avec les complexes similaires de la vallée du Bas-Danube, de la Dobroudja et du sud du Danube (Pliska, Popina, etc.).

En ce qui concerne la circulation monétaire, l'auteur montre que les découvertes monétaires représentent en réalité des subsides versés par les Byzantins aux Avars. Nous ne sommes cependant pas d'accord avec lui lorsqu'il encadre parmi les découvertes monétaires de l'époque avare, le trésor de Firtuş, qui contient des monnaies émises entre les années 270—620, la majorité de ces monnaies ayant été thésaurisées aux V^e—VI^e siècles. En tenant compte de la date d'enfouissement de ce trésor, fixée dans le second quart du VII^e siècle, et du fait que les premiers éléments de facture avare sont à peine saisissables en Transylvanie vers le milieu du même siècle, nous croyons que ce trésor n'a pu appartenir qu'à un chef local et que son enfouissement est dû à la pénétration des tribus slavo-avares en Transylvanie.

Selon K. H., le groupe avare des environs d'Aiud ne se rattache pas directement aux éléments plus anciens, de facture avare, datés des environs de l'an 650, mais semble être le résultat d'une infiltration ultérieure, parvenue en Transylvanie de la plaine de Pannonie, le long de la vallée du Mureş, pour assurer l'approvisionnement en sel. L'auteur est d'avis que, actuellement, on ne peut pas préciser combien de temps a subsisté ce noyau d'Avars, ni comment il disparut.

En ce qui concerne son attribution ethnique, bien qu'il hésite à attribuer aux Avars la totalité de ces complexes, l'auteur ne contredit pas les opinions qui considèrent cette découverte comme entièrement avare (p. 90).

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, l'auteur considère comme une caractéristique des complexes avars de Transylvanie l'existence de nombreux éléments non avars. Il ne procède pourtant pas à l'interprétation historique de ces données d'ordre archéologique. Selon nous, on constate dans les complexes des environs d'Aiud une symbiose avaro-slave accentuée, de même que se fait sentir l'influence du substratum autochtone et de la population gépide restée en partie sur place. Ainsi, le vase à anse découvert dans la tombe d'Aiud (fig. 10/8, p. 71) est spécifique de la civilisation romaine provinciale, et il atteste sans contester le contact de la population autochtone avec la population avaro-slave nouvellement arrivée. De même, les deux fibules « digitées », à 7 boutons, découvertes dans la tombe n^o 3 de Gimbaş (fig. 15, p. 79) qui, tout en s'encadrant, quant à leur type, dans la série des fibules slaves, l'habitude du port de deux fibules représente une caractéristique des populations germaniques.

Dans la nécropole de Morești, cette habitude est bien connue. C'est pourquoi nous croyons que la présence de ces deux fibules dans la tombe de Gimbaș peut s'expliquer par l'influence exercée par la population gépide restée en Transylvanie sur la population slave ou slavo-avare.

L'étude détaillée des données archéologiques et anthropologiques pourrait apporter encore d'autres renseignements nouveaux susceptibles de contribuer à une meilleure connaissance des rapports existant entre les autochtones et les nouveaux venus.

Au chapitre V, *Les étapes de la pénétration du féodalisme magyar en Transylvanie*, l'auteur prend position contre des opinions plus anciennes, qui se sont avérées erronées en ce qui concerne les étapes de la pénétration et le processus de développement du féodalisme en Transylvanie « car on a traité d'une manière statistique et mécanique un processus comprenant un intervalle de plusieurs siècles et qui résulte d'une évolution plus longue. A ce point de vue on a fait erreur en fixant la date de la conquête totale de la Transylvanie aux X^e–XI^e siècles, sans tenir compte du caractère dynamique et continu d'une transformation qui n'a pas eu lieu en même temps et partout en Transylvanie » (p. 19).

Quoique l'idée de l'occupation de la Transylvanie en plusieurs étapes par l'Etat féodal magyar ait déjà été exprimée longtemps auparavant sur la foi des toponymes des ruchers (indagines)⁷, K. H. ajoute encore à ces données les sources écrites et les découvertes archéologiques. Utilisant tous ces renseignements, l'auteur distingue, au point de vue chronologique et territorial, cinq phases principales dans la pénétration du système féodal et de la pénétration magyare en Transylvanie.

Dans la première phase, cette pénétration atteignit vers l'an 900 la ligne du Someșul Mic. Dans la seconde, aux environs de l'an 1000, la ligne du Mureș. Au cours de la troisième phase, vers l'an 1100, la ligne de la Tirnava Mare. Pendant la quatrième, elle s'établit, vers 1150, sur la ligne de l'Olt supérieur. Enfin, vers l'an 1200, elle parvint jusqu'aux Carpates orientaux et méridionaux. La tentative de franchir la ligne des Carpates, faite après l'an 1200 par le féodalisme magyar fut empêché par l'invasion des Tatars.

Le VI^e chapitre, intitulé *La plus ancienne forteresse féodale de Transylvanie: la forteresse de Turda*

⁷ J. Karácsonyi, dans un article intitulé *Halvány vonások hazánk Szt.-István korabeli határaitól*, publié dans « Századok », 1901, fascic. 4–5, en se fondant sur les toponymes de ruchers soutient que la domination magyare sur la Transylvanie s'est étendue par étapes; il a déterminé quatre étapes de pénétration. Ce travail n'a pas été utilisé par K.H., l'auteur se contentant de renvoyer ses lecteurs seulement à des travaux plus anciens de J. Karácsonyi (p. 109, note 1).

à Moldovenești, traite du rôle particulier joué par cette fortification dans la vie économique de la région du cours supérieur du ruisseau Arieș.

A proximité du village de Moldovenești se trouve le lieu dit « Dealul cetății » (« la colline de la forteresse »), où on croyait naguère encore qu'il existait un camp romain. Les recherches faites en 1951 et 1954 sous la direction de l'auteur, ont permis d'établir que sur le plateau de cette colline se trouve en réalité une forteresse en terre datant du XI^e siècle et pourvue au XII^e siècle de murailles de pierre.

K.H. identifie cette forteresse avec la forteresse de Turda, mentionnée pour la première fois dans un document de l'an 1075. Située sur le cours supérieur de l'Arieș, cette forteresse défendait les salines voisines et servait de refuge à la population en cas de péril. Elle ne fut pas habitée. L'établissement, qui lui est contemporain, se trouvait très probablement sur le territoire de l'actuel village de Moldovenești (dénommé jadis Várfalva = le village de la forteresse).

L'invasion des Tatars détruisit la forteresse; seul l'établissement persista. Entre 1394 et 1436 le convent de Mănăstur délivra une copie des privilèges au siège de l'Arieș dont il ressort que l'actuel village de Moldovenești (= Várfalva) est le même que la forteresse de Turda (... Magni de Turdavar alias Varfalva vocata ...) ⁸.

Au dernier chapitre, *Considérations sur les Brodniques*, l'auteur analyse différentes informations concernant cette population mentionnée par les anciennes chroniques russes, les chroniques byzantines et les documents magyars et pontificaux.

D'après les sources littéraires, les Brodniques sont attestés aux XII^e–XIII^e siècles sur un vaste territoire (dans le cnézat à Suzdal, à proximité de la mer d'Azov, en Moldavie méridionale et probablement aussi dans le sud de la Transylvanie) sous différents noms *Bronnic*, *Brodnic*, *Brodnitsi*, *Brodnitchi*, *Borothnik*, *Brodnik* (fig. 31, p. 151).

K.H. montre ensuite que les chercheurs sont unanimement d'accord sur l'origine slave des Brodniques. Selon les uns, ce nom dériverait de *brod* (gué) et signifierait ceux qui habitent près des gués. Mais selon d'autres érudits, il proviendrait du verbe *broditi* (aller de place en place, errer). Nous sommes d'avis que la première hypothèse est insoutenable; mais la mise en rapport du nom des Brodniques avec le verbe *broditi* nous paraît vraisemblable. Nous croyons que le nom de *Brodniques* a été donné par la population slave orientale (= ancienne russe) à une certaine tribu ou confédération de tribus *nomades* d'origine touranique, vivant dans la région des steppes nord-pontiques, avec laquelle ces Slaves avaient des contacts plus suivis et qu'ils nommaient

⁸ La découverte de ce document appartient à B. Orbán, comme le mentionne K. H. à la page 133.

бродники, c'est-à-dire *nomades*, pour les différencier de la population slave sédentaire. Mais avec le temps, cette dénomination, qui au début se rapportait surtout à un mode de vie, a fini par désigner, au point de vue ethnique, une certaine partie des tribus nomades d'origine touranique, qui habitaient au début les steppes nord-pontiques, d'où une partie s'est déplacée vers le nord, dans la région du Suzdal, et une autre vers l'ouest, dans le sud de la Moldavie et probablement aussi en Transylvanie.

L'idée de Gh. Györffy d'identifier la tribu slave des Praedenecenti avec les Brodniques, idée adoptée aussi par K.H., ne nous paraît pas vraisemblable. Selon nous, le radical *praedenec* n'a rien de commun avec *brodnique*, pp. 155–157. La date quand sont mentionnés les Praedenecenti dans le Banat (années 818, 822, 824) par les annales de l'Empire franc, ne peut être mise en relation avec les mentions bien plus tardives (XII^e–XIII^e siècles) des Brodniques dans la région de la mer d'Azov et en Moldavie méridionale.

Pour conclure, K.H. discute la question de la date de l'assimilation définitive des Brodniques (qui selon lui seraient des Slaves orientaux) et des Slaves anciens de Transylvanie en général, en concluant que ce processus prit fin vers le milieu du XIII^e siècle.

L'auteur met en interdépendance le phénomène de l'assimilation des Slaves et la disparition des éléments spécifiques de la civilisation slave. On sait pourtant que les éléments de la culture matérielle persistent longtemps après l'assimilation d'une population, phénomène qui s'est également produit avec les Slaves de Transylvanie. Les données linguistiques nous prouvent que le processus d'assimilation de la population slave était approximativement terminé au cours du X^e siècle, donc bien avant la disparition des derniers éléments qui lui étaient spécifiques.

L'exemple fourni par l'auteur, qui rappelle que près d'Alba Iulia, dans la vallée du Sebeș, on mentionnait en l'an 1446 un «village des Slaves» (= Slawendorf), ne saurait être mis en rapport avec la question discutée, car il s'agit là de colons de l'époque féodale n'ayant rien de commun avec l'ancienne population slave de cette région. D'ailleurs, le fait que cette localité s'appelait «le village des Slaves», prouve que le reste de la population n'était pas slave et que ceux-ci ne constituaient qu'une enclave dans la masse non slave de la population.

Enfin, l'auteur essaie de rattacher les Brodniques de Transylvanie (terra Prodnic), attestés dans la vallée du ruisseau Hirtibaci en 1223 et 1359, aux Brodniques de la Moldavie méridionale et de la région nord-pontique, que l'auteur considère indubitablement comme des Slaves orientaux (p. 159).

Comme nous l'avons déjà dit, nous tenons les Brodniques pour une population nomade d'origine touranique ayant été en rapport avec les Slaves orientaux, mais ils ne peuvent pas être considérés comme des Slaves orientaux. D'ailleurs, les données linguistiques (p. 159), au moins en ce qui concerne la Transylvanie du sud ne nous permettent pas une telle supposition.

Malgré toutes les objections que nous avons opposées à quelques-unes des questions soulevées dans ce travail, nous considérons cependant que l'auteur a fourni une contribution importante à l'élucidation de certains problèmes peu étudiés jusqu'à présent en ce qui concerne l'époque préféodale et féodale du début en Transylvanie, à une période où les documents écrits sont extrêmement rares et confus, ou quand ils font tout à fait défaut.

MARIA COMȘA

ARMAND DELATTE, *Les portulans grecs II. Compléments* (Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, Mémoires. Tome LIII, fasc. 1). Bruxelles, 1958, 85 p.

Donnant une suite à sa belle édition critique des *Portulans grecs*, Liège, 1947, l'auteur fait connaître cette fois deux autres manuscrits de portulans. Le premier, le codex Vossianus Graecus 0.12 (de la Bibliothèque de l'Université de Leyde) a été copié en 1553. Bien que le texte qu'il renferme concorde fréquemment avec celui des portulans déjà connus, il n'en a pas moins le mérite de conserver des passages nouveaux, dont la continuation du portulan de la Caramanie (pp. 21–26) et une minutieuse description des côtes de la mer Noire (pp. 26–47 et 57). Le texte diffère totalement de celui que nous

avons naguère étudié (cf. P. Ș. Năsturel, *L'emplacement de Vicina et la côte occidentale de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec*, dans *Studii și cercetări de istorie veche*, VIII, 1957, pp. 295–305). En attendant de nous en occuper de plus près, nous couchons sur le papier quelques rapides observations relatives au littoral ouest de la «mer Majeure», comme on appelait au Moyen Âge l'antique Pont Euxin.

A *Asprocastron* (Bielgorod, Cetatea Albă, Akkerman), il est curieux de rencontrer la mention d'une tour blanche (πύργος ἄσπρος) quand on s'attendrait à la forteresse bien connue. *Hierakoképhalē*